

Brèves de Bruges

Cet homme sort d'un bar. Il ajuste son pas. L'adapte au rythme de la foule. Il se sait d'ici et de nulle part. Ou de partout, si l'on préfère... Certains soirs, la distance qui sépare *Le Valparaiso* à Saint-Malo (intra-muros) du *Den Dijver* à Bruges lui semble disparaître en un clin d'œil. Pour un peu, le vent du nord portant fort, il pourrait même capter, mêlées au vacarme des vagues qui cognent pierres et murets aux abords du Sillon, quelques notes légères, claires et précises, directement sorties du ventre d'un beffroi. Il sourit, s'en amuse... Se reprend aussitôt et chasse l'idée d'un revers de main. Il lui préfère l'émotion du regard. Elle seule lui permet de saisir, en une seconde, telle ou telle silhouette entrevue par hasard dans un reflet de vitre... C'est pour cela qu'il aime tant se fondre dans l'anonymat mouvementé des rues et scruter tous ces visages tendus, en attente, eux aussi, d'un signe pour enfin se déridier, sourire au cheval qui passe, percer un bock chez *Maës* ou baiser les lèvres de Martha, la brune qui voltige, des verres de Palm plein les mains sur les pavés mouillés de la Hallestraat...

Il se déplace, se faufile entre cris et couleurs, porte à l'épaule un sac contenant tout un fourbi de peintre. C'est à cet attirail flottant, cognant contre ses côtes – plus qu'à sa dégainée proche de celle de *L'Homme qui penche* – que je l'ai d'abord repéré, puis suivi dans son périple, le perdant durant quelques instants

et le retrouvant plus tard, immobile, pieds joints face au large, regard jeté entre Cézambre et le Grand Bé, murmurant à la nuit tombante qu'il s'en faut parfois d'un rien pour qu'il ne balance, d'un coup, (« allez, vlan, n'en parlons plus ») ses vieux rêves à la trappe.

&

Imperceptiblement, le marcheur s'éloigne. Il traverse le paysage. Autour de lui, plus de brouhaha, de villas. Plus d'autres à bourges. Pas d'îlots privés en vue... Juste une plaine indécise... Ogres disséminées dans le noir... Usines fermées et rouillées... Ici, des barrières métalliques entourent un chantier de désamiantage. Plus loin, des maisons rouges et basses, soudées les unes aux autres s'alignent avec, collées derrière toutes les fenêtres, les mêmes gueules oblongues... Au fond, dans la pénombre, il y a toujours une télé qui clignote en délivrant de la neige. Devant l'une des maisons, une voiture sur cale attend de partir à la casse. Il se retourne, me hèle. Désigne du menton ces figures, ces douleurs. Ce qu'il reste, en fin de compte, des vies usées. Vies de travail pour rien. Vies volées, bouffées, toujours par (et pour) les mêmes.

Il poursuit sa route. Se met à jacter à distance. De tout. De rien. Des bruines. Du sang. Des bulldozers entrés en force dans le centre d'hébergement de la Croix-Rouge à Sangatte. Des files de clandestins qui, depuis, sortent de la jungle et errent aux abords de Calais... Il parle des terrils et des betteraves. D'un sans-papier retrouvé mort, tombé d'un camion, avant-hier à l'entrée d'Euro-tunnel et du carré mis à disposition des sans noms au cimetière de Coquelles... Puis il passe sans transition aux luttes, aux durs bras de fer menés contre les patrons ou leurs émules pour vivre, survivre, garder dignité et tête haute. Il dit qu'il lui tarde de têter à nouveau une de ces bières de grève, fraîche et régulière, qu'il

faisait bon boire au goulot, à plusieurs, l'hiver, devant des palettes qui brûlaient à l'entrée d'un centre de tri occupé. Il évoque dans la foulée *La Semeuse* de Saint-Omer, *L'Angélu* d'Annœulin et *La Choulette* de Hordain...

Il situe la frontière au mont Cassel et annonce que nous devons, pour l'atteindre, longer un canal, des écluses, des bars.

« Les lumières, là-bas, dans la brume, ce sont les yeux des semi-remorques anglais qui rejoignent le terminal de Zeebrugge », lance-t-il.

Mieux vaut ne pas le contredire. Les néons bleus qui brillent en ce moment même au-dessus de Hambourg, Anvers, Rotterdam et de tous les grands ports du Nord scintillent de façon identique, et de plus en plus forte, c'est-à-dire avec frénésie, dans sa tête... Il court, il cavale. Croise les grises sépultures. Se signe. Bredouille. Cite d'autres noms de lieux. Des ornières de cinglés, situées entre le mur de Grammont et le Molenberg, qui viennent mordre sur l'herbe au passage du Vieux Kwaremont avant de serpenter dans la plaine, semblant toutes tracées pour de grands rouleurs véloce, des coursiers couverts de sueur et de boue, des coriaces au menton rugueux du genre Johann Museeuw ou Peter Van Petegem... Chemins dits de l'Arbre, de l'Enfer ou de l'Homme Mort... « Seules voies d'accès, murmure-t-il, pour rejoindre l'abbaye au plus vite. »

&

Il faut encore avancer, tête penchée à cause des broussailles, des ronces, durant une quinzaine de minutes. Se colleter le vent, la poussière. Savoir que sous nos pieds s'écroulent peu à peu des couloirs sombres le long desquels de vieux chevaux traînaient jadis des wagonnets jusqu'à la mort. Oublier les torches, les lampes, les crachats, les bronches qui sifflent. Évacuer de nos pensées les fosses et les salles des pendus. S'occuper uniquement